

La Presse

I . La Presse. 1839-07-15.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LUNDI 15 JUILLET

ANNONCES
1 franc 50 centimes la ligne
RUE SAINT-GEORGES, 15.

LA PRESSE

4^e ANNÉE. — 1839.ABONNEMENTS
Datent des 1^{er} et 15 du mois.
RUE SAINT-GEORGES, 15.

Presse et correspondance étrangères.

Espagne. — On écrit de Madrid, 7 juillet : « Le gouvernement a été informé que le bateau à vapeur anglais, le *Waterloo*, doit porter de Londres aux carlistes 10,000 fusils, des uniformes et des munitions de guerre. Quatre bâtiments ont reçu l'ordre de croiser jour et nuit pour intercepter ce convoi. La croisière est établie à la Rapita et à Alcomar. On ignore si le *Waterloo* ne se dirigera pas vers le golfe de Rosas ou le port de Contrebanda de Pineda ; on sait que la plupart des secours fournis aux Catalans par la Sardaigne, ont été expédiés par cette voie. »

Bresil. — On a reçu au café de l'Amérique du Nord et du Sud, à Londres, les journaux de Valparaiso jusqu'au 10 avril. Ils nous informent que dans tous les districts de la république de Bolivie, l'administration a été changée sans violence ni désordre, tant était universel le dégoût des Boliviens pour le gouvernement de Santa-Cruz. Les négociants étrangers qui auraient fait de grands sacrifices sous son administration, et qui ont eu l'imprudence de témoigner leur sympathie pour lui, ont couru de grands risques à Potosi. Pendant plusieurs jours, ils ont été obligés de se tenir renfermés dans leurs maisons ou cachés, afin d'éviter la fureur du peuple. Leurs fenêtres ont été brisées et leurs maisons endommagées avant que la police ait pu venir délivrer leurs personnes et leurs propriétés.

Serbie. — Belgrade, 27 juin. — Une députation du pays, convoquée à Belgrade, a reçu des communications intéressantes de la part de la Régence et du Sénat. Il en est résulté contre le prince Milosch une irritation qui s'est manifestée hautement. Par suite de ces communications, les députés ont déclaré à l'unanimité que le peuple servien était satisfait du nouvel état de choses, et il a été résolu d'envoyer au pacha turc, de même qu'au consul russe, des députations pour les prier de vouloir bien solliciter de leurs cours respectives la sanction des derniers événements. On assure que les deux députations ont rapporté de bonnes nouvelles dans le sein de l'assemblée du peuple. Un comité permanent de huit membres de l'assemblée ayant été nommé pour achever, d'accord avec le Sénat et la Régence, la nouvelle organisation du pays, l'assemblée s'est dissoute, et les députés sont retournés dans leurs foyers. L'envoyé qui va à Pétersbourg, M. Zoritsch, ancien précepteur des princes fils de Milosch, et en dernier lieu secrétaire du conseil russe, est né en Serbie, et a reçu, dit-on, des pleins pouvoirs de la Régence et du Sénat. On assure que le Sénat a résolu de supprimer toutes les pensions stipulées par le prince Milosch, de diminuer les traitements des fonctionnaires publics et d'opérer d'autres innovations tendant à soulager le peuple. Le frère puîné du prince Milosch, le général Jean Obrenowitsch, est toujours en prison à Belgrade. Il prétend n'avoir suivi que les ordres de son frère le prince régnant.

Colonies françaises. — On écrit d'Alger : M. Dupuch est arrivé, venant d'Oran et d'Arzew, sur le paquebot le *Castor*. Ce vénérable prêtre a reçu dans toutes les visites locales qu'il a faites dans la province d'Oran, de vifs témoignages de vénération et de respect de la part des troupes, des colons et même des Arabes. A Mostaganem, il a béni le cimetière musulman, et les indigènes se sont disputé l'honneur de décorer l'église et l'autel sur lequel M. Dupuch devait officier.

La présence de M. l'évêque dans ce pays, nous écrit-on de Mostaganem, aura d'excellents résultats moraux. Les Arabes, essentiellement religieux et stricts observateurs de leurs dogmes, ne nous considéreront plus, ainsi qu'ils l'avaient fait jusqu'à présent, comme une nation que Dieu doit punir de son impiété.

M. Dupuch s'occupe avec activité de l'établissement d'une bibliothèque composée d'ouvrages de morale et de religion, que tout le monde pourra fréquenter ; il a commencé aussi une collection curieuse, destinée au musée catholique qu'il a l'intention de former à Alger. Déjà plusieurs objets précieux par leur antiquité et les souvenirs qu'ils rappellent sont en sa possession. On ne saurait trop engager les colons à aider M. Dupuch dans l'exécution de son projet pieux et scientifique.

Paris, 14 juillet.

Le conseil des ministres s'est réuni deux fois hier, et une fois ce matin à Neuilly, pour délibérer sur l'exécution de l'arrêt de la cour des pairs, qui condamne Armand Barbès à la peine capitale.

Déterminé par la gravité du double crime dont Barbès a été reconnu coupable, le conseil a proposé au roi de laisser à la justice son libre cours.

Mais le roi a persisté dans l'opinion contraire, et, usant de son droit constitutionnel, il a commué la peine de Barbès en celle des travaux forcés à perpétuité.

A ce récit officiel, nous pouvons ajouter quelques particularités secrètes. Le roi, après avoir résisté à toutes les instances de ses ministres, a pris une plume et a écrit au bas du rapport de M. le garde-des-sceaux : « J'use de mon droit constitutionnel, et je commue la peine de Barbès en celle des travaux forcés à perpétuité. » Puis il a dit au conseil assemblé : « Messieurs, vous me couvrez de votre responsabilité ; mais, en cette circonstance, souffrez que je vous couvire de celle que j'ai assumée sur moi. » Et comme les ministres insistaient encore pour le faire changer de résolution, il leur a répondu : « Comment voulez-vous, messieurs, que la main que la sœur de Barbès a mouillée de larmes hier, signe aujourd'hui l'arrêt de mort de son frère ?... Vous êtes libres, ajouta le roi, de refuser votre contre-seing à une commutation de peine, mais je ne donnerai pas ma signature à cette condamnation. »

La fameuse pétition des chartistes pour le suffrage universel, cette pétition-monstre chargée de 1,285,000 signatures, est enfin arrivée à la discussion dans la chambre des communes. On sait que depuis plus de six mois l'Angleterre retentit de cette pétition. M. Attwood s'est levé pour la soutenir et en demander la prise en considération. Lord John Russell lui a répondu, puis la chambre a voté. Constatons tout de suite le résultat de ce vote : 45 voix pour, 235 contre ! Voilà le dénouement de ce long drame semé de tant d'épisodes ! Tous les membres radicaux des communes n'étaient pas même à leur poste pour voter !

Ce résultat n'est pas de nature à encourager chez nous les tentatives de réforme électorale. Hier, dit-on, M. de Golbéry devait faire à la chambre des députés le rapport d'un certain nombre de pétitions que, dans le temps, on a essayé de présenter comme émanées de la garde nationale, et l'agitation qui régnait autour du Palais-Bourbon aurait seule, à ce qu'on assure, fait ajourner ce rapport, qui conclut dans le sens d'une réforme et que devaient appuyer MM. Arago, Desade, etc.

Le vote de la chambre des communes sur une pétition bien autrement imposante que celles qu'on est parvenu, à force de démarches et d'intrigues, à faire signer en France. Ce vote nuira bien plus aux demandes de réforme électorale que l'incident devant lequel on a reculé hier.

On ne peut se dissimuler en effet qu'au fond des réclamations des chartistes anglais, il n'y ait un fonds de vérité. La constitution sociale de l'Angleterre pèse de tout son poids sur les travailleurs. Sans doute, ceux-ci s'y prennent mal pour obtenir le redressement de leurs griefs ; sans doute, ils ont tort de croire que le suffrage universel soit un moyen de soulagement. Mais ce qu'il y a d'erroné dans leur conduite ne détruit pas ce qu'il y a de légitime dans leurs plaintes. En France, où la contestation est toute différente ; en France, où l'on jouit depuis long-temps des réformes sociales que l'Angleterre est encore à désirer, ces parodies du chartisme n'ont donc aucun prétexte ni aucune excuse. C'est à la France surtout que peut s'appliquer ce que lord John Russell dit du suffrage universel, et ce que nous disons, nous, de toutes ces réformes qui, sans y arriver d'un seul bond, y tendent plus inévitablement.

Nous croyons utile de reproduire le débat du parlement anglais, parce qu'il fait connaître la question qui s'agit en ce moment chez nos voisins d'une manière assez complète.

M. Attwood se lève pour présenter sa motion relative à la pétition nationale. Cette pétition, qui dépasse par son immensité tout ce qu'on avait vu de semblable dans les annales parlementaires, a été dictée par les souffrances du peuple, et par peuple, j'entends les classes ouvrières, les industriels, les marchands, les fabricans, les fermiers et les laboureurs. Les souffrances dont se plaignent ces classes remontent à plus de 20 ans ; depuis plus de 20 ans, toutes les notions de la justice et de l'humanité sont négligées à leur égard. Les ouvriers de Birmingham ont depuis plusieurs années présenté au parlement des pétitions qui ont toujours été repoussées : 1816, 1819 et 1825 sont des époques dont ces classes ont gardé le souvenir amer. La chambre a fermé l'oreille aux plaintes du malheureux ; il n'est pas étonnant que des hommes élevés et nourris dans l'opulence méconnaissent la voix de l'indigent. Et cependant il dépendait de vous de porter secours aux classes ouvrières ; vous n'avez qu'à les écouter. Le mécontentement est venu naturellement à la suite de cet abandon où vous avez laissé des classes qui souffraient. Une circonstance qui venait encore aggraver les souffrances des ouvriers, c'est qu'ils pouvaient penser au sort beaucoup plus heureux de leurs pères ; de cette triste comparaison est née la pétition revêtue de 1,285,000 signatures.

Je ne me permettra pas de juger les secrètes intentions des honorables membres composant cette chambre ; mais je sais que le résultat n'a pas été heureux. Lorsqu'en 1829 mes concitoyens vinrent m'exposer leurs griefs, je leur dis : Mes amis, l'arbre de notre ancienne constitution est debout ; voyons si le temps ne pourra pas mûrir pour nous ses fruits salutaires, et mes amis ont attendu espérant tout du parlement. Le parlement n'a pas répondu à leur attente. Les classes ouvrières demandaient un salaire proportionné à leurs charges, ou du moins la réduction de leurs charges dans la proportion de leurs émolumens. La chambre s'est contentée de les renvoyer à leurs charges. Alors s'est formée l'union politique ; à la suite de cette organisation a été rédigée la pétition nationale du 14 juin. Le peuple a pu obtenir déjà de la chambre des communes le bill de réforme ; mais quels ont été les fruits de cette mesure ! elle en a apporté de bien amers. D'abord, le bill de coercition contre l'Irlande, et ensuite le bill de la nouvelle loi des pauvres, c'est-à-dire la mesure la plus odieuse qui ait été adoptée depuis la conquête des Normands. Ces actes du parlement et le bill de réforme municipale, dont je ne veux pas parler, ont mécontenté le peuple. L'unique remède à ce mal est une plus large réforme, une réforme progressive. On se rappelle qu'après l'adoption du bill de la réforme, la grande ville de Birmingham, naguères si agitée, redevenait calme ; on eût dit l'enfant endormi sur le sein de sa mère. L'agitation avait cessé, et j'avais été tout le premier à dire aux whigs, aux Tories et aux radicaux : attendons l'administration de lord Melbourne à l'œuvre ; et nous verrons.

Je ne connaissais pas encore lord Melbourne, mais j'avais confiance dans la fermeté de son caractère. Toutes mes prévisions ne se sont pas réalisées, il est résulté des diverses entrevues que j'ai eues avec S. S., qu'elle avait les mains liées, et qu'elle ne pouvait rien faire dans l'intérêt du peuple. Les hommes de Birmingham ne sont pas toute l'Angleterre ; ma réplique fut celle-ci : Nous vous prouverons le contraire, et je me rendis à Glasgow pour sonder les dispositions des habitants de cette partie du Royaume-Uni ; c'était la première fois que j'assistais à une assemblée populaire hors de Birmingham. Je n'étais pas un agitateur et je ne pense pas à exciter les hommes à la révolte ni à demander plus que ce qu'en bonne justice ils doivent avoir. Je puis apprécier personnellement toutes les misères de Glasgow, j'en suis convaincu que les classes ouvrières de Birmingham n'étaient pas les seules à souffrir dans le Royaume-Uni. Dès lors je pris le parti, et j'ai toujours été fidèle à ma devise, de ne pas attaquer l'église, les privilèges de la chambre ni l'aristocratie, mais de demander avec persévérance pour les classes ouvrières le droit de vivre de leur travail.

Tous les hommes que je représente en ce moment ne demandent pas autre chose ; mais s'ils ne peuvent pas obtenir du pain à la sueur de leurs fronts, ils réclameront tous leurs anciens droits et privilèges. 1,200,000 d'hommes ont signé la pétition ; ils sont l'élite des classes ouvrières ; ce ne sont pas des vagabonds, des gens sans aveu, des voleurs ; on trouverait-on plus d'un million d'hommes disposés à attester par écrit un mensonge ! Cette pétition prouve une chose jusqu'à l'évidence, c'est qu'il règne une profonde misère en Angleterre, et cette misère s'étend aux classes moyennes elles-mêmes ; car un grand nombre de fabricans, de marchands et de négocians ou industriels ont signé la pétition. La gêne de l'ouvrier et celle du fabricant sont les mêmes, seulement le fabricant ou le négociant n'ose pas en général l'avouer aussi hautement que le fait l'ouvrier. On peut m'en croire sur parole, car ce que je dis, je le dois à une longue expérience ; dans ces moments de crise, les maîtres ne souffrent pas moins que les ouvriers.

FEUILLETON DE LA PRESSE.

Un concert.

Mardi dernier, à quelques lieues de Paris, se trouvaient rassemblés dans une vaste salle, un grand nombre de dilettanti. Tous s'étaient hâtés de prendre possession de leurs chaises à gauche, en face du piano, bien long temps avant l'heure indiquée pour le concert, tant ils attachaient d'importance à se trouver bien placés ! tant ils redoutaient de perdre une seule note de la musique qu'ils attendaient ! Douze ou quinze fauteuils restaient seuls vacans à droite, et ne se remplirent que peu d'instans avant l'arrivée des artistes. Ces derniers, quand ils entrèrent, furent d'abord saisis d'étonnement à la vue de l'auditoire divisé en deux classes bien distinctes de spectateurs.

A droite, se tenaient d'abord des femmes jeunes, belles, rieuses, élégantes, entourées d'enfans blonds parés avec une complaisance et une recherche maternelles. Derrière ce groupe charmant, on apercevait quelques têtes d'hommes, au milieu desquels on reconnaissait des artistes, des médecins, des écrivains, des gens du monde ; entre autres un de nos plus faciles et de nos plus spirituels dessinateurs, M. Alophe Menut, Dantan jeune, le docteur Boiveau, l'un des médecins de l'Académie royale de Musique M. Emile Debout, enfin deux ou trois journalistes, assis parmi des architectes et des peintres, nobles têtes marquées du sceau de l'intelligence, et sur les fronts desquels Gall eût lu, sans hésiter, les mots de savoir et de talent.

A gauche, au contraire, le groupe des spectateurs présentait je ne sais quel aspect triste qui faisait froid au cœur. Non pas que les femmes y fussent moins parées, non pas que les hommes s'y montrassent moins disposés à écouter avec recueillement la musique qui se préparait ; loin de là ! Mais il y avait, dans la manière dont se trouvaient ajustés les vêtements des femmes, une recherche si bizarre, un goût si fantasque, une exagération tellement fulgurante, que l'on en restait ébahi et déconcerté tout d'abord : cela ne ressemblait à rien de connu ni d'accepté. Certains chapeaux étaient deux pieds d'envergure ; d'autres dépassaient tout ce que la mode actuelle a osé hasarder de court et de réduit dans les coiffures de femmes. Certains bonnets ruisselaient en cascades de gaze ; d'autres bouillonnaient de flots de velours, comme une mer en pleine tempête ; il se dressait, de loin à loin, des mats de plumes qu'un sacristain de cathédrale eût enviés pour épousseter les coïns

les plus escarpés de son église. L'une s'était chargée le front d'une botte de fleurs ; l'autre avait trouvé piquant de tordre ses cheveux de manière à déconcerter le plus habile coiffeur ; ça et là, néanmoins, on apercevait quelques têtes charmantes et mélancoliques ; douces apparitions qui, par leurs contrastes, ajoutaient encore à l'incohérence d'un spectacle si étrange et si plein d'inattendu.

Cependant, le léger murmure de conversation à voix basse qui bourdonnait dans le côté droit de la salle, fut remplacé tout à coup par un silence profond et absolu. Une jeune femme d'une beauté pleine de grâce et de décence vint prendre, en rougissant, place au piano et commença une rêveuse mélodie de Schubert. L'effet produit par ce morceau fut décisif et instantané ; tandis que la partie droite de l'auditoire se récriait sur l'exécution, pure et cependant osée de Mme Wartel, on ne voyait à gauche que des tressaillemens nerveux et des mouvemens d'admiration et de plaisir. Telle fut l'émotion d'une des spectatrices qu'elle dut abandonner sa place et se retirer, attendrie jusqu'aux larmes, sans pouvoir supporter plus long-temps une sensation qui ne faisait néanmoins que de commencer.

Lorsque Mme Wartel eut quitté le piano, son mari vint l'y remplacer. Vous connaissez la voix nette, incisive et mélodieuse de cet artiste ! Vous savez avec quel art il la conduit et quels effets il sait en produire. D'abord, il chanta une romance : *L'Arrivée du régiment*, et on pleura à chaudes larmes ; puis il dit après cela un air d'un mouvement plus alerte, et les mains battirent la mesure, les têtes s'agitèrent, les épaules se mirent en branle ; si bien que le chanteur s'entendit applaudir et saluer par des cris enthousiastes, quand il céda la place à son ami Derivis.

Il n'est personne qui ne connaisse le *Moine*, cette page sublime de Meyerber, dans laquelle l'auteur de *Robert* a prodigué tous les trésors sauvages de sa poésie diabolique. Ce fut précisément là ce que Derivis se prit à chanter avec sa voix formidable, et qui éclate parfois comme la stridente clameur d'un instrument de cuivre. Le jeune et ardent artiste ne tarda point à s'emparer vivement de son auditoire, et la gâté, éveillée dans tous les regards par les dernières chansons de Wartel, se changea en épouvante et en angoisse. Jamais je n'ai vu de visages si pleins de terreur ! Jamais je n'ai mieux compris ce que devaient exprimer, devant Dante, les faces des damnés que Virgile lui montrait dans l'enfer. En vérité, il y avait des pleurs et des grincemens de dents, pour me servir des termes redoutables de l'Evangile. Saül frémissait sous le souffle du mauvais esprit.

Le David qui vint, non pas avec sa harpe, mais avec son violoncelle, rendre du calme à ces âmes en peine, fut un jeune Belge, Mendès, auquel

il ne manque, pour prendre place entre Batta et Chevillard, que de se faire entendre plus souvent à Paris. A mesure que l'instrument chantait sous l'archet et soupirait une sorte de plainte, les fronts se rassaieraient, les agitations s'apaisaient et faisaient place à ce calme douloureux, à cet affaîssement, non sans volupté, qui succède à une crise de désespoir et à une éruption de sanglots. Une chansonnette à deux voix de Clapissou, chantée par Derivis et Wartel achevèrent l'œuvre si victorieusement commencée par Mendès. Un ciel de printemps ne passe point plus rapidement et d'une façon plus complète, d'une giboulée à un soleil brillant, d'un noir nuage à un azur sans mélange.

Puis, M. Houdot s'avança, et se mit à dire une des folles parades, mises à la mode par Levasor, et que compose avec une verve si réjouissante, ce bon et spirituel Amédée de Beauplan. M. Houdot, joint à un sang-froid inouï, une verve qu'on se réjouirait de trouver chez beaucoup de nos comédiens soi-disant comiques. Il dit les choses les plus extravagantes sans sourcilier, et provoque des rires inextinguibles, sans perdre, pendant une seconde, la gravité la plus magistrale ! Si fait, je me trompe, car il transforme son visage en un masque, drôle à faire mourir d'hilarité. Il y avait, je vous le jure, quelque chose d'effrayant dans la manière dont M. Houdot agissait sur le singulier auditoire que vous savez. Jamais on n'a ri de cette façon, et Milton avait vu quelque chose de semblable, quand il décrivit les éclats de joie du pandémonium. C'étaient des yeux effarés, des bouches immenses qui s'ouvraient démesurément, des têtes qui se renversaient d'une façon convulsive, des mains qui s'entrechoquaient, des pieds qui frappaient la terre... Tout cela sans bruit ! tout cela silencieusement ! tout cela muet ! Mon Dieu qu'il doit falloir souffrir pour rire ainsi !

Là se termina la première partie du Concert. Alors, tandis que l'on se levait du côté droit de l'auditoire, tandis que les hommes venaient saluer les femmes et deviser avec elles ; tandis que les artistes s'empressaient de prendre part à ces conversations, chacun, gauche restait immobile, sérieux, raide, impassible. Personne n'y échangeait un mot avec son voisin. Tous étaient retombés dans une morne préoccupation et semblaient ressaisir les idées fixes et sans miséricorde, dont la musique les avait un moment dépossédés. Les têtes se penchaient sur les poitrines, les mains se croisaient sur les genoux. On aurait dit une assemblée de morts, réveillés par la voix puissante d'un magicien, et qui retombaient peu à peu dans l'atonie du sépulcre.

La seconde partie du concert vint redonner une impulsion galvanique à tous ces cadavres là, et renouveler les merveilles opérées dans la première partie. Tour à tour Derivis, Wartel, Mme Wartel et Houdot, accompagnés par Turiot, professeur du Conservatoire, firent passer

L'honorable membre après être entré dans de longs développements sur les souffrances des classes ouvrières, ajoute que si le remède n'est pas appliqué au mal, si les souffrances des ouvriers ne reçoivent aucun soulagement, de terribles conséquences pourront arriver. Je crois remplir ici un devoir de conscience et de patriotisme en déclarant à la chambre que la patience de l'homme est bornée, si des coups d'état semblables à ceux du prince de Polignac étaient adoptés en Angleterre, les mêmes résultats arriveraient. Sans doute les masses sont naturellement calmes; les citoyens n'aiment pas à risquer leurs jours dans les rues, ni à tuer leurs frères; mais ce calme apparent peut ne pas être de longue durée: une étincelle suffit souvent pour allumer l'incendie; on se rappelle qu'en France, lors de la révolution de juillet, les masses ne se sont pas émuës dès le premier moment. Il a fallu le spectacle des corps inanimés des citoyens pour leur inspirer des sentiments de vengeance. Ce spectacle a bientôt enflammé les colères, le peuple s'est armé. Ainsi commencent les plus sérieuses collisions. L'honorable membre termine en demandant que la chambre se forme en comité général pour prendre en considération la pétition nationale.

LORD JOHN RUSSELL se lève et dit: Je dois d'abord exprimer à l'honorable M. Attwood toute la satisfaction que j'ai ressentie en l'entendant désavouer toute participation au système de la résistance aux autorités par la force physique, dans un but de destruction des institutions nationales. Je suis loin d'approuver de la même manière le titre donné à la pétition qualifiée de *pétition nationale*. (Dénégation de M. Attwood qui déclare n'avoir pas donné lui-même ce titre à la pétition.) Cette pétition n'est pas l'expression du vœu national; elle n'est que le reflet des déclamations incendiaires qui ont eu lieu sur plusieurs points. On peut dire que la révolution française elle-même n'a pas poussé plus loin le langage le plus séditionnellement hyperbolique.

Heureusement le bon sens de la population a fait justice de ces menées. Le suffrage universel dont on s'est plu à exalter outre mesure les avantages, serait loin de remédier aux souffrances réelles des classes ouvrières.

Dans un pays de commerce comme l'Angleterre, rien ne saurait empêcher des fluctuations malheureusement trop fréquentes. Le pays doit nécessairement flotter à de certains intervalles entre la gêne et la prospérité. Le suffrage universel établi en Amérique ne protège pas les Etats-Unis contre de semblables fluctuations.

Je le dis avec toute conviction, le suffrage universel ne saurait contribuer à rendre permanente la prospérité du pays. Quant à la pétition elle-même dont on exagère l'importance et à la quantité prodigieuse de signatures dont on la dit revêtue; ce sont là des choses peu concluantes. Personne n'ignore avec quelle complaisance ces signatures sont le plus souvent données. La chambre se rappellera la merveilleuse célérité avec laquelle, il y a quelques années, le major Cartwright parvint à obtenir jusqu'à 5 millions de signatures. Le peuple, ou plutôt les masses s'inquiètent fort peu, elles ne s'occupent nullement de la pétition prétendue nationale. Les sombres tableaux de la détresse nationale, tracés par les pétitionnaires sont d'une exagération qui s'évanouit devant les renseignements précis donnés il y a peu de jours par le très honorable chancelier de l'échiquier.

La situation des caisses d'épargne plus florissante qu'on ne pouvait l'espérer, prouve que les classes ouvrières ne sont pas en proie au dénûment dont on les dit affligées. Je suis, toutefois, le premier à reconnaître qu'un grand nombre d'industriels souffrent, et leurs privations tiennent au changement survenu dans les pouvoirs producteurs du pays. La pétition si elle était adoptée dans ses conclusions ne réaliserait pas les espérances trompeuses de ses auteurs; je crois que heureusement la modération et le bon sens du peuple anglais feront justice des absurdes machinations des démagogues.

Plusieurs orateurs sont ensuite entendus pour et contre la motion.

M. ATTWOOD invite, de la manière la plus pressante, les whigs, les Tories et les radicaux, à combiner avec lui leurs efforts pour déterminer la chambre à se former en comité. La prise en considération de la pétition est l'unique moyen de calmer l'effervescence des signataires. La chambre va aux voix, 46 membres votent pour la formation du comité et 233 contre.

La séance continuait au départ du courrier.

On écrit de Londres, que les nouvelles reçues vendredi soir de l'Inde sont d'une très grande importance. Il paraît que les troupes anglaises sont parvenues à dissiper les partisans du khan de Caboul Dost-Mohammed, et à mettre sur le trône son frère Souja, qui se trouvait depuis long temps dans leur camp et est dévoué aux intérêts britanniques.

Les correspondances d'Orient datées de Trieste, ne font que reproduire les nouvelles que contenait le supplément du *Lloyd autrichien*. Elles portent qu'une affaire importante a eu lieu entre une division de l'armée turque et une de l'armée égyptienne. Les Egyptiens, commandés par Soliman-Pacha, ont été battus; les Turcs, par suite de cette victoire se sont avancés jusqu'à Antioche et ont pris possession de cette ville au milieu des transports de joie de la population. L'escadre égyptienne avait pris position entre Rhodes et Alexandrie. Des vaisseaux de ligne français et anglais croisent dans ces parages pour empêcher une collision entre les deux flottes.

On écrit des Dardanelles que bientôt après l'arrivée du capitaine-pacha à Nagara, la flotte ottomane avait quitté le canal. A Constantinople, les sujets français ont été avertis de se tenir prêts à quitter la capitale. Le sultan a eu une violente hémorragie et se trouve gravement indisposé.

les spectateurs de gauche, du rire aux larmes et des larmes au rire. Il faut ajouter seulement qu'à la fin, Lambert Massart joua sur son violon les adorables variations dont il a emprunté le thème à un air favori de la Malibran: Massart, ce poète du violon, qui, jamais, n'avait prodigué, avec plus de poésie, tous les trésors de son talent large, comme celui de Kreutzer, son maître; pur et puissant comme la voix de cette pauvre jeune fille qui se nommait Cornélie Falcon, et que peut-être nous n'entendrons plus chanter, hélas!

— Mon cher Lambert, vous avez été inspiré! lui dit un de ses amis en serrant la main du noble jeune homme, qui s'éloignait les joues brûlantes et le cœur palpitant.

— Comment ne le serait-on pas! répondit-il, comment ne le serait-on pas devant un pareil auditoire?

En effet, cet auditoire ne ressemblait et ne pouvait ressembler à aucun autre; jamais les artistes, réunis là, ne pouvaient faire une épreuve plus nouvelle, plus hardie, plus excentrique de la puissance de leur talent!

Car toute la partie des spectateurs assis à gauche de la salle, se composait de fous et de folles de la maison royale de Charenton!

Ce n'est point la première fois, du reste, que l'on essaie, sur les aliénés les impressions puissantes et pour ainsi dire matérielles de la musique. A diverses reprises Litz est venu faire entendre les sons prestigieux de son piano aux folles de la Salpêtrière, et l'ingénieur et savant médecin qui dirige l'hospice de Bicêtre, M. le docteur Ferus, a su, dans un cas particulier, se servir de la musique comme moyen d'éducation d'un idiot.

Cet idiot se nomme Ricard. C'est un pauvre hère, au front déprimé, au teint apoplectique, à la figure sans expression, et dont tous les mouvements, par leur lenteur et leur maladresse, attestent l'imbécillité la plus absolue. S'il me souvient bien, on le trouva égaré dans les rues de Paris, et jamais on ne put obtenir de lui, soit oralement, soit par signe, le moindre renseignement sur sa famille et sur l'existence qu'il menait avant son arrestation. Ricard ne savait ni parler, ni penser, ni agir; quand la faim le pressait, on remarquait sur sa stupide face une expression vague de douleur, mais ses lèvres ne balbutiaient pas le mot: pain; sa main ne s'étendait pas vers les aliments. Assis au fond d'un fauteuil, ou couché sur la pousière dans quelque coin de l'hospice, il passait toutes les journées à se bercer, par une sorte de mouvement rythmique qu'il accompagnait d'un bourdonnement cadencé. La nuit, le froid, le vent, la pluie, ne le faisaient jamais quitter cette place. Il fallait que les infirmiers vinsent l'en emporter. Une mouche possède plus d'intelligence que n'en témoignait Ricard.

On lit dans la Gazette des Tribunaux :

« Avant-hier au soir, immédiatement après la lecture de l'arrêt de la cour des pairs, M. Cauchy, greffier en chef, assisté de M. Sajou, chef des huissiers, s'est transporté à la prison du Luxembourg pour donner connaissance à chacun des accusés séparément en ce qui le concernait, des dispositions de l'arrêt.

« Bonnet, Dugas, Lebarzic et Grégoire, déclarés non coupables, ont été sur-le-champ mis en liberté.

« Barbès a entendu avec un grand calme la lecture de l'arrêt qui le condamne à la peine de mort: « Je m'y attendais, a-t-il dit; mais je ne suis pas l'assassin du lieutenant Drouineau. » Et comme on lui faisait remarquer que l'arrêt le déclarait coupable d'être l'un des auteurs et non l'auteur principal du meurtre, Barbès a répondu: « C'est donc comme chef de l'insurrection... c'est un fait que j'ai avoué. »

« Puis bientôt il s'est informé de la condamnation prononcée contre Martin Bernard, et a paru satisfait d'apprendre qu'il avait échappé à la peine capitale.

« Le calme et le sang-froid de Barbès ne l'ont point abandonné. Il a passé une partie de la matinée d'hier à lire et à se promener dans le petit préau qui lui est destiné.

« M. l'abbé Montès, aumônier des prisons, s'étant rendu au Luxembourg, on a demandé à Barbès s'il était disposé à recevoir un ministre de la religion. « Oui, sans doute, a-t-il dit, je suis chrétien... et la religion ne doit pas être un des moindres soutiens de la cause républicaine. » Toutefois, M. l'abbé Montès n'a pas été introduit près du condamné, et il paraît que Barbès a manifesté le désir de voir M. l'abbé Grivel, aumônier de la prison du Luxembourg.

« Martin-Bernard, après avoir entendu l'arrêt qui le condamne à la déportation, n'a rompu le silence que pour demander quelle était la peine prononcée contre Barbès.

« Delaède s'est également informé du sort de Barbès et de Martin-Bernard.

« Les autres condamnés n'ont fait à cet égard aucune question lors de la lecture de leur arrêt.

« Miallon a de nouveau protesté de son innocence: « Vous me tueriez, répétait-il sans cesse, que cela ne ferait pas que j'aie été rue aux Ours. »

« Parmi les individus arrêtés hier, dit le même journal, se trouve le porte-bannière. C'est un jeune homme de 24 ans, ouvrier cordonnier chez M. Aupin, rue de Lancry, 18; il avait en poche treize sous. En fuyant devant la cavalerie, il était tombé, et alors le maréchal-des-logis des dragons, le saisissant au moment où il se relevait, le coucha en travers sur son cheval et l'apporta au poste de la Chambre des députés. Ce jeune homme qui était arrivé à Paris depuis quinze jours seulement, se défend très-vivement de l'honneur d'avoir porté la bannière.

Actes officiels.

GUERRE. — Une décision du ministre de la guerre porte que l'article 24 de l'ordonnance du 16 mars 1838, dispose que les caporaux ou brigadiers et les sous-officiers qui ont reçu leur congé de libération sont susceptibles, en rentrant au service, d'être pourvus de l'emploi qu'ils occupaient lorsqu'ils l'ont quitté. Cette disposition est applicable aux militaires qui rentrent au service après l'avoir quitté en se faisant remplacer.

Nouvelles et Faits divers.

A midi, la garde nationale de Boulogne a relevé celle des Batignolles dans le service du palais.

A trois heures, le roi a reçu M. le chancelier de France.

LL. MM. ont reçu, dans la soirée, M. l'ambassadeur de Sardaigne, MM. les ministres de Bavière et des Etats-Unis, M. le maréchal Clausel, M. le général Cialdini, M. le vice-amiral Jacob et plusieurs pairs de France.

A neuf heures, il y a eu un nouveau conseil des ministres.

— Une députation des Hautes-Pyrénées, ayant à sa tête M. le préfet et M. le maire de Tarbes, s'est rendue auprès de M. le duc de Nemours, pendant son séjour à Pau, pour lui exprimer le vœu de le voir venir visiter le chef-lieu de leur département.

— M. le comte de Mornay, ministre plénipotentiaire de France près la cour de Suède, est arrivé, le 9, à Dunkerque, à bord du bateau à vapeur le Nord, faisant la navigation entre Dunkerque et Hambourg. M. de Mornay vient à Paris.

— L'ambassade ottomane a donné hier son troisième dîner diplomatique. Au nombre des invités figuraient la plupart de nos illustrations parlementaires. On sait que l'ambassadeur actuel est le premier qui se soit conformé à cet usage tout européen. C'est là une innovation qui, venant d'un homme aussi haut placé dans l'estime et la confiance du sultan que l'est Ahmed Fethy-Pacha, l'un des personnages les plus considérables de l'aristocratie ottomane, dénote un progrès réel dans les mœurs orientales. L'ambassadeur, qui parle parfaitement notre langue, a voulu faire lui-même les honneurs de sa table. Il s'en est acquitté avec une urbanité et une distinction de manières tout-à-fait remarquables.

— Une lettre de Madrid du 7, publiée dans le *Phare de Bayonne* du 11, porte ce qui suit: « M. Benito Alejo de Gamiani, nommé récemment consul à Bordeaux, vient d'être mis en disponibilité, et M. Durou continuera à gérer le consulat de Bordeaux, du moins jusqu'à nouvel ordre. »

Ricard habitait Bicêtre depuis quelques années, lorsqu'arriva dans cet hospice un musicien de l'opéra, qu'une conduite désordonnée, des excès en tous genres, et plus encore cette fatale prédisposition qui cause presque toujours la folie, avait jeté dans une grande agitation mentale. Arrivé à l'hospice, un régime austère, une vie calme et régulière, des soins assidus ne tardèrent point à faire cesser cette agitation: Sch..... se trouva guéri. Seulement, une rechute aurait jeté le malheureux dans un état incurable, et cette rechute devenait certaine, si l'on rendait le convalescent aux désordres inévitables de son existence d'artiste. Donc, on garda Sch..... à Bicêtre. Un jour, pour utiliser les loisirs de cet homme et lui créer une occupation, car Sch..... ne manquait ni de talent ni d'intelligence, M. le docteur Ferus lui dit:

— Sch....., vous devriez enseigner la musique à Ricard.

Sch..... éclata de rire à cette proposition, car au premier abord elle paraissait aussi absurde et aussi impossible à réaliser que les tâches fantastiques imposées aux princes enchantés, par les mauvaises fées qui les persécutent. Il la regarda comme une plaisanterie et ne songea pas le moins du monde à la mettre à exécution. Cependant les paroles du docteur revinrent à la pensée du prisonnier ennuyé comme tout prisonnier: peu à peu elles s'emparèrent de son imagination; elles tentèrent son esprit naturellement aventureux, et il résolut d'essayer ce tour de force impossible. Un matin, il prit donc son cor, vint se placer près de Ricard étendu sur le sable, et se mit à jouer l'air *Vive Henri IV*. Ricard surpris, leva la tête, parut, pour la première fois de la vie, prêter quelque attention aux bruits qui se faisaient autour de lui, et tendit la main vers l'instrument de cuivre. C'était là un succès, inouï pour tous ceux qui connaissaient l'idiot. Le lendemain, Sch....., tout fier des importants résultats qu'il avait obtenus, recommença l'expérience devant le médecin, et encourage par les éloges qu'il en reçut, se mit à l'œuvre avec la patiente persévérance d'un prisonnier, trop heureux de posséder un moyen quelconque d'occuper les heures sans fin de sa captivité!

Au bout de quelques mois, Ricard, dès qu'il voyait arriver son instituteur, témoignait une joie stupide, se levait, allait à lui, et chantonnait d'une voix basse, tremblotante, mais juste, la première phrase de l'air que Sch..... lui répétait tous les jours: *Vive Henri IV; vive ce roi vaillant*...

L'éducation musicale de Ricard devint le sujet de tous les entretiens à Bicêtre. Sch..... n'en donna que plus de soins à son élève. Ce dernier parvint peu à peu à chanter l'air entier *vive Henri IV*, et finit même par percevoir une intelligence inexplicable, — quelque misérable qu'elle fut, — pour ceux qui connaissaient son imbecillité primitive et qui voyaient sa misérable organisation. Aujourd'hui, Ricard reconnaît ceux qui pren-

— Le brick le *Cuirassier*, commandé par M. de Gourdon, capitaine de vaisseau, entré à Brest le 10, venant de la Havane, d'où il est parti le 11 juin, y a laissé la *Néréide*, le *Phaéton*, le *Météore* et le *Dunois*.

— On écrit de Berlin en date du 4 juillet à la *Gazette d'Augsbourg*:

« Le roi a encore permis à huit officiers (trois de cavalerie, trois d'infanterie, un d'artillerie et un du génie), auxquels se joignent 16 sous-officiers, de partir pour Constantinople, afin d'entrer dans l'armée du sultan; parmi ces officiers se trouve un capitaine portant un nom français, le comte d'Haussonville. »

— MM. de Theux, ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, et Nothomb, ministre des travaux publics en Belgique, viennent de désigner quatre jeunes gens appartenant, deux à l'école de marine, et les deux autres aux écoles de navigation d'Anvers et d'Ostende, pour faire partie de l'expédition qui doit avoir lieu sur le bâtiment-école, commandé par le capitaine Lucas, et qui s'arme en ce moment à Nantes.

— On cite deux ou trois beaux mariages dans le grand monde... entre autres celui de mademoiselle de Sesmaisons, la petite-fille du chancelier Dambray, avec le jeune comte de Gaulaines, descendant d'une des familles illustres de la Bretagne.

— Le steamer anglais *British-Queen* est parti le 12 juillet, à midi, de Portsmouth pour New-York, avec 245 passagers. En se rendant de Londres à Portsmouth, il a constamment filé onze nœuds. On se rappellera que cet immense steamer jauge 2,016 tonneaux, et que sa force est de 500 chevaux.

Le personnel de son équipage se compose de 100 personnes; il porte une cargaison de 600 tonneaux de marchandises d'une grande valeur, et il a, en outre, 800 tonneaux de charbon à bord.

Les journaux anglais disent que jamais il n'était sorti des ports d'Angleterre une aussi grande valeur par un seul bâtiment. On estime le navire et la cargaison sous voiles à plus d'un demi-million de livres sterling (12,500,000 fr.)

— A l'arrivée de la *Malouine* de son voyage d'exploration aux côtes occidentales de l'Afrique, le public s'est beaucoup occupé d'une jeune neveu du roi Denis, nommé Ohino, que notre fidèle allié du Gabon a confié au capitaine Ed. Bouët, pour lui faire apprendre en France les éléments de la navigation et de la construction des navires. Ohino qui a 16 à 17 ans, est de moyenne taille et d'une constitution vigoureuse. Sa figure, qui offre un type remarquable chez les nègres, respire la candeur et la bienveillance. Pour commencer son apprentissage de marin, il avait été embarqué sur la *Malouine* comme novice à 21 francs par mois. Heureux de son sort, il eût voulu n'en pas changer et surtout ne jamais quitter le commandant de la *Malouine*, qui remplaçait à ses yeux son pays et sa famille. Mais M. Ed. Bouët, ayant été appelé à Paris pour rendre compte de sa mission, il a été décidé que Ohino serait placé à l'école des mousses. Il paraît que quelques mauvais plaisants du gaillard d'avant se sont alors amusés à lui faire le plus sombre tableau de l'*Abondance*, et à l'effrayer des mauvais traitements qu'allait y trouver S. A. Le pauvre Ohino, dans un accès de chagrin et de nostalgie, s'est mis à se déshabiller pour se noyer ou du moins pour se précipiter à l'eau (il nage comme un poisson), et tour à tour gourmandé et retenu par les officiers, mais excité par les matelots, il a fini, l'autre jour, par se jeter à la mer. Heureusement un rapide et salutaire retour sur lui-même l'a empêché d'accomplir son funeste dessein. Et pendant qu'une embarcation venait le pêcher, il nageait jusqu'à la chaîne du brick, et s'y étant mis à cheval, entonnait au milieu des pleurs et des sanglots une complainte dans sa langue maternelle. Il s'est laissé reconduire à bord, et depuis paraît calme et résigné.

— Le *Courrier de Lyon* du 13 publie une lettre de Marseille du 10 qui porte ce qui suit:

« Dimanche dernier, une nouvelle perquisition a été faite dans une chambre louée par un sieur Carpentras; on nous assure qu'elle a amené la découverte d'une pièce fort importante et qui inculperait gravement un des prévenus maintenant en fuite.

« Le nommé Rambaud, tisserand, contre lequel il existait un mandat d'arrêt, a été arrêté hier comme impliqué dans la même affaire. »

— Valenciennes possède aujourd'hui son Hampden femelle; on sait que John Hampden, fameux républicain anglais, se laissa vendre ses propriétés plutôt que de payer la taxe de mer, sous Charles I^{er}; en ce moment une vieille demoiselle de notre ville, qui n'a aucun des motifs du célèbre Breton, se laisse exproprier pour avoir le plaisir de ne pas payer ses contributions. Elle est riche, sans charge, possède des maisons à la ville et à la campagne, et, depuis plusieurs années, elle a la singulière monomanie de ne pas vouloir louer ses propriétés, parce que ses locataires paieraient des contributions, et qu'elle a juré de n'en pas payer. Une de ses maisons, située à Rames, abandonnée depuis longtemps, a été dévastée par les malfaiteurs, qui en ont tiré tout ce qu'ils ont pu en fer, en pierre et en bois. Comme elle servait de refuge aux bandits, la gendarmerie, assistée de M. le maire, a dû elle-même clore les contrevens pour en interdire l'entrée. Les maisons de la ville sont dans un état non moins déplorable d'abandon. Enfin, après beaucoup de longanimité, l'administration financière fait procéder à une expropriation qui va sans doute changer cette situation bizarre et peut-être unique en France.

— Une lettre de Vienne, venant d'une source qui mérite confiance, contient la communication suivante, d'après laquelle on pourrait espérer être enfin parvenu à découvrir un spécifique contre l'hydrophobie.

Dans une localité, sur la frontière de la Croatie, nommé Skara, un loup enragé avait exercé les plus grands ravages. Plusieurs chiens avaient été saisis de la rage, et quelques-uns y avaient succombé. Quelques personnes

nent soin de lui. Quand la faim le presse, il demande à manger. S'il éprouve le besoin de boire, il dit qu'il a soif; il distingue très bien le lit dans lequel il peut se coucher et dormir; enfin, on ne le voit plus rester exposé aux intempéries de l'air; et si quelqu'un lui dit: *Bonjour, Ricard*, au lieu de répéter chaque syllabe, comme par le passé, à la manière d'un perroquet et sans comprendre; à présent il salue du pied avec niaiserie, ôte son bonnet et répond: *Bonjour, monsieur*. Ajoutons encore que l'on est parvenu à lui faire faire, dans l'intérieur de la maison, quelques commissions dont il s'acquitte à peu près avec autant d'intelligence qu'en déployerait un caniche bien dressé.

Et encore, vous le savez, est-ce là un miracle opéré par la persévérance d'un prisonnier, la plus puissante, la plus patiente, la plus infaillible de toutes les persévérances!

S. Henry BERTHOUD

SAINT-PIERRE-MARTINIQUE.

Saint-Pierre, entourée d'une ceinture de palmistes toujours verts, est assise au pied d'un morne appelé le morne d'Orange et s'élève en amphithéâtre sur le bord écumeant de la mer. La mer et des montagnes, découpées de mille manières, dont la plus haute et comme la source de toutes les autres, est le fameux Mont-Pelé, encadrent comme à plaisir cette gracieuse ville. Entre le morne Orange, dont les flancs sont arides et le sommet couronné d'un panache ondoyant de bambous et de maniguers et qui s'étend, ligne bleuâtre, jusque par de là le carbet; et la chaîne majestueuse de ces mornes qui soutiennent le Mont Pelé, couronné de sa draperie de nuages éclatants, se groupent des collines boisées, de riantes campagnes, de magnifiques habitations, des villas délicieuses.

Le mont Pelé est pittoresque comme tous les accidents de la nature dont la cause fut une soudaine commotion, quelque convulsion du globe, un déchirement souterrain. Séparé violemment, on ne sait à quelle époque, il s'est affaissé à ses deux extrémités, tandis que le centre est demeuré debout et s'est couvert à la longue de bois et de broussailles. Le sommet est un lieu inaccessible pour ainsi dire, et les nègres marrons seuls ont sondé les profondeurs des bois qui le ceignent de leurs bras verdoyants. On peut toutefois et avec beaucoup de peine arriver jusqu'à mi-morne.

L'entrée de Saint-Pierre, par la pleine mer, est singulièrement pittoresque. En arrivant dans cette ville; on devine un peuple particulier; on découvre des usages inusités et on pressent que la vie qui l'anime ne vient

maême avaient été mo'dues, et entr'autres les trois gardes-frontières qui les ay aient tués, étaient cruellement blessés.

Ces trois hommes furent transportés à l'hôpital; au bout de quarante jours la maladie se déclare chez l'un d'eux, et il meurt le cinquantième. Aux premiers symptômes du mal, on avait envoyé à son secours un maître d'école, nommé Lalick, qui demeurait à quelques lieues, et qui passait pour être en possession d'un remède assuré contre la rage. Mais il arriva trop tard. Cependant les deux autres étaient encore sains; mais quand il les eut examinés, il déclara qu'ils n'échapperaient point au sort de leur compagnon; il indiqua même celui des deux qui serait le premier atteint, et il fixa même le temps où les symptômes se manifesteraient.

Ainsi que Lalick l'avait prédit, le 55^e jour un des deux blessés commença à se plaindre d'une malaise, et soudain l'hydrophobie apparut avec tous ses caractères. Une commission fut nommée pour suivre les progrès du mal, et examiner les moyens curatifs que Lalick allait y apposer. Le président de cette commission, qui était chirurgien d'un régiment, déclara que comme jusqu'à présent l'art de guérir ne possédait encore aucun remède contre la rage, il fallait sans plus ample information remettre le malade aux soins de Lalick. La cure commença sous les yeux de la commission.

Lalick débuta par faire la section d'une veine sous-linguale, d'où il sortit pendant trois quarts d'heure un sang noir et épais, puis il scarifia les plaies résultant de la morsure, les oignit d'un baume, et fit prendre au malade un extrait d'herbes et de racines. Le résultat de ce premier traitement fut un bien-être sensible qu'éprouva le malade; une heure après, il demanda de la nourriture, et on lui servit une soupe qu'il prit avec appétit. Pendant neuf jours, tous les matins, on lui fit réitérer la même potion, et le quatorzième il était guéri.

Lalick indique de la même manière pour l'autre malade le temps de l'invasion de la maladie. Le 58^e jour, la commission attesta la présence de l'hydrophobie; cependant on convint d'en différer le traitement jusqu'au soir, afin d'avoir à lutter avec le mal arrivé à un plus haut degré d'intensité. En effet, le chirurgien du régiment déclara que les symptômes étaient les mêmes que ceux qu'il avait observés quelques heures avant la mort du premier. Néanmoins, au grand étonnement de la commission, Lalick affirma qu'il le saurait. Il procéda de la même manière que pour le premier, et l'effet instantané du remède frappa tout le monde d'admiration. L'appétit revint au malade en peu d'instants. Il passa la nuit dans un sommeil paisible, et, dès le lendemain, il sortit pour aller faire une promenade, il est guéri.

Un nouvel accident, dû à l'imprudence de la victime, vient encore de jeter la désolation dans une famille respectable de la commune de Grenelle. Un jeune homme de dix-sept ans, ridicule marin, cinglait avant-hier sur la Seine, faisant tourner au vent une frêle barque mâtée d'une voile démesurée, quand un coup de vent renversa l'esquif et l'engloutit.

En vain plusieurs personnes voulurent-elles porter secours au naufragé; disparu près du pont d'Iéna, son corps ne fut retrouvé qu'à Meudon.

Une jeune femme renversée avant-hier par un cabriolet de remise en face de la Porte Saint-Martin, a été foulée aux pieds du cheval et n'a été relevée qu'horriblement mutilée, après avoir failli périr victime de l'imprudence du cocher.

L'encombrement des rues est tel que ces sortes d'accidents se renouvellent très souvent. On doit les attribuer particulièrement au grand nombre de voitures de remise qu'on rencontre sur la voie publique, allant de côté et d'autre pour trouver l'occasion d'exercer leur industrie, tandis qu'elles devraient rester sous leurs remises.

Un incendie vient de dévorer tout le petit hameau de la commune de Barles (Basses-Alpes.)

Une tentative d'évasion a eu lieu le 8 dans la maison centrale de Riom. Il paraît que 250 détenus étaient dans le complot. Un réclusionnaire libéré, le jour même de l'exécution, en a donné avis à l'autorité, qui a pu déjouer cette trame. L'ami de la *Charité* (Clermont) dit que plusieurs détenus ont été trouvés porteurs de poignards.

On écrit de Dunkerque : « Les derniers orages qui ont éclaté dans le pays n'ont pas fait autant de mal qu'on l'avait craint d'abord. Les lins, un peu inclinés, se sont presque tous relevés, et les céréales n'ont nullement souffert. Tout annonce une récolte belle et abondante. »

On écrit de Segorbe (Espagne), 29 juin : Vers quatre heures de l'après-midi, tous les habitants de cette ville ont ressenti un tremblement de terre qui a duré deux secondes. Les édifices publics et la terre ont éprouvé une légère oscillation, et l'on a entendu au moment comme un roulement lointain et souterrain.

M. l'intendant-général de la liste civile a fait prendre, pour les bibliothèques de la couronne, plusieurs exemplaires du *Manuel des dates en forme de dictionnaire*, par M. J.-B.-J. de Chantal.

Les journaux du 12 courant, ont rendu compte du malheur arrivé à Orléans, par l'explosion du gaz, sans indiquer que cette localité était desservie par deux compagnies; l'une, la société Ph. Mathieu, obtient le gaz de la résine; l'autre, la société Hoff et Grégory, l'obtient de la houille. Pour prévenir toute réclamation, on nous prie d'ajouter que l'événement a été causé par le gaz à la houille de la compagnie Hoff et Grégory.

On écrit de Bade : « M. Meyerbeer est arrivé ici depuis la fin du mois dernier; mais il ne doit rester parmi nous que fort peu de temps, car il doit accompagner aux bains d'Enns sa femme qui est très souffrante. »

Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marquait 14^e au-dessus de 0; aujourd'hui, à quatre heures du matin, 11^e 8/10; à midi, 21^e 4/10; à une heure, 21^e 5/10; à deux heures, 22^e 1/10.

que du travail de tous et que, semblables aux abeilles d'une même ruche, chacun travaille pour augmenter les profits de tous. En général les Créoles ont le bon esprit de comprendre que c'est leur petitesse qui fait leur grandeur.

Saint-Pierre, à l'intérieur, a une physionomie plus particulière encore. Son aspect serait très riant n'était le front soucieux des habitants où se trahit l'homme d'affaires bien plus que l'homme occupé à jouir des merveilles de la création. Saint-Pierre tient à la fois de Naples et de Venise : de Naples, la ville des mendiants; la voisine d'un volcan : de Venise, la cité des palais en ruine, des gloires déchues, des riches tendant la main; de Venise la cité morte. Comme Naples, Saint-Pierre nourrit en son sein des *Lazzaroni* en haillons, race paresseuse et fière à laquelle il ne faut pour vivre, comme dans la brune cité italienne, qu'une place au soleil, un sou de macaroni ou de catalou et d'*aqua fresca*. Comme à Naples, on voit des essaims de jeunes filles gaies, vives, mélancoliques, demi-nues, qui se privent du nécessaire pour étaler en un seul jour, toutes les riches livrées de l'opulence, pour s'en aller par les rues surchargées de clinquant comme la chapelle Sixtine un jour de Semaine Sainte. Comme à Venise, de larges ruisseaux coulent jour et nuit dans les rues de Saint-Pierre, des tentes blanches se balancent à ses fenêtres; comme Venise, Saint-Pierre n'a été une cité opulente et guerrière que par le commerce. Et voyez à quoi tiennent les choses de ce monde, à dater de la découverte du sucre de betteraves, comme à dater des découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, Venise et Saint-Pierre ne font plus que languir; le commerce meurt de jour en jour, les ressources s'épuisent. Aujourd'hui elles ne sont plus, l'ancienne ville reine de l'Adriatique et le Paris des Antilles, que l'ombre d'elles-mêmes, les squelettes décharnés d'un corps autrefois plein de force et de vie.

Mais c'est surtout le dimanche que Saint-Pierre est une ville vraiment curieuse à voir. Ce jour n'est pas moins beau à Saint-Pierre qu'à Paris. On le fête différemment, mais avec la même exactitude et la même gaité. A Paris, d'où la religion est remontée au ciel, les cabarets regorgent le matin d'hommes et de femmes qui boivent et chantent à tue tête, tandis qu'à Saint-Pierre, ville pieuse parce qu'elle est jeune, superstitieuse même parce qu'elle a conservé quelque chose de ses mœurs primitives, plus espagnole d'ailleurs que française, ce sont les églises qui absorbent cette foule, qui ne sachant à quoi perdre son loisir, s'en vient moitié par curiosité, moitié par devoir flâner et psalmodier l'encens et les saints cantiques. Après cela, les rues sont jonchées de madras, d'indiennes, de folles étoffes, de jupes aux couleurs éclatantes, ce qui est tout-à-fait dans les habitudes du pays. Ce sont de jeunes filles qui passent les yeux

Tribunaux.

La cour de cassation se réunira en audience solennelle mardi prochain, pour statuer sur plusieurs affaires importantes; M. le procureur-général Dupin portera la parole.

Un nommé Chapon, ancien restaurateur, tenait dans les environs du Palais-Royal une maison où étaient constamment dressées des tables de bouillotte et d'écarté autour desquelles venaient s'asseoir des hommes et des femmes qui trouvaient un aliment à leur passion pour le jeu. La vigilance de l'autorité fut éveillée par une perte considérable que fit un Anglais nommé Jacobson qui, en sortant de ce tripot, tenta un suicide qu'heureusement on l'empêcha de consommer. Traduit en police correctionnelle, Chapon a cherché à se disculper en disant qu'on ne jouait chez lui que la bouillotte et l'écarté qui n'avaient jamais été réputés jeux de hasard. Malgré ces faits reconnus constants, le tribunal a condamné Chapon à trois mois d'emprisonnement, et a ordonné la confiscation des enjeux, du mobilier, ainsi que des ustensiles servant au jeu.

VARIÉTÉS.

UN GRAND HOMME DE PROVINCE A PARIS.

PAR M. DE BALZAC (1).

(Premier article.)

Ceci c'est l'épouvantable histoire du journalisme parisien, sous la restauration. L'auteur a reculé de quinze années dans le passé l'époque de sa tragédie, un peu par respect pour les noms propres, un peu aussi pour mettre en relief un caractère spécial de cet ancien journalisme, que nous indiquerons tout à l'heure. Nous recommandons avec instance la lecture de ce livre à tous ceux qui veulent savoir l'errata des vertus et des talents de la presse. Nous féliciterions l'auteur de son grand talent, si ce n'était pas surtout un devoir pour nous de le féliciter de son grand courage. Les qualités de l'âme sont l'auréole des qualités de l'esprit; elles les sanctifient et elles les couronnent. Nous laisserons de côté aujourd'hui toutes les choses que nous avons pensées, pour exposer celles que nous avons lues. Semblable à ce personnage du théâtre classique, qui vient, tout épouvanté, faire le récit de la catastrophe où le héros a péri, nous allons raconter l'arrivée à Paris, l'élévation et la chute de Lucien de Rubempré, noble imagination arrêtée à l'entrée de la gloire par des journalistes de bas étage, hideuses araignées qui tendent leurs toiles à tous les étroits passages qui mènent des ténèbres au jour.

En 1821, arrivait à Paris un simple et beau jeune homme, apportant des idées en ébauches, des sentiments en fleurs, et cette vague et mélancolique espérance que fait naître l'approche de l'inconnu. Il avait laissé dans sa province une bonne et tendre sœur, et son ame s'y reportait pleine d'angoisses en avançant vers l'abîme, comme César, marchant à la conquête des Gaules, soupirait en traversant un frais village des Alpes. Les plus braves ont toujours de ces frissons involontaires au moment de la bataille; et il n'y a pas de voyageur qui parte sans se retourner.

Lucien entra à Paris avec un trésor : il avait deux mille francs. Nous en connaissons qui y sont venus avec dix-neuf cent quarante francs de moins que lui, pauvres ouvriers de l'intelligence, cherchant partout de l'ouvrage, et n'ayant d'autre appui dans la grande Babylone que leur courage et Dieu. Une fois arrivé, il fit comme tous ceux en qui la nature a mis les instincts des conquérants; il visita les abords de la forteresse, et il se prépara à l'assaut.

En ce même endroit des trois îles de la Seine, que les anciens nommaient Lutèce, entre Mantes et Corbeil, il y a, à la même place, deux Paris très différents; le Paris de ceux que Dieu a faits petits, et le Paris de ceux que Dieu a faits grands. Le premier est une ville boueuse, obscure, pleine de cris rauques et de tumultes; le second est une ville sablée d'or, lumineuse, pleine de voix douces et d'ineffables harmonies. Les hommes d'âme faible et chétive qui arrivent à Paris, et qui sentent bien, au premier moment, qu'ils n'y seront jamais les maîtres, défigurent par le regret et par l'envie les merveilles de l'éternelle cité. Ils aiment mieux la trouver indigne d'eux, que de se trouver indignes d'elle. Les hommes que Dieu a doués de la souveraineté, et qui portent à la main et au front un sceptre et une couronne invisibles, sachant bien que Paris est à eux, lui prêtent ces mille beautés que les châtélains trouvent à leurs parcs et à leurs allées. Pour eux, la foule n'est pas un embarras, elle est un

(1) Deux volumes in-8°. Chez H. Souverain.

cortège; pour eux, le bruit est une fanfare qui annonce leur venue; pour eux, le mouvement est une fête qui solennise leur succès. Nulle ville n'est trop grande, pour qui doit la remplir; nul palais n'est trop magnifique, pour qui doit y paraître avec gloire; nulle femme n'est trop éblouissante, pour qui doit en être aimé.

Paris sembla donc très beau à Lucien, et il s'y établit avec sérénité, attendant son moment de régner, comme un dauphin de l'ancienne France. Rien ne l'y emporta, rien ne l'y abattit; ni la bonne, ni la mauvaise fortune. Lancé d'abord à la poursuite d'une noble dame de province, qu'il y avait suivie, et qu'il aimait, il perdit, à se convaincre de son dédain, les dix-sept-cent-soixante meilleures livres de sa bourse. Et c'est même en ceci que nous vous blâmerons, ô Lucien! car vous deviez venir à Paris pour y chercher une renommée, et non pour y chercher une femme. Les hommes vulgaires qui veulent une maîtresse, passent leur vie à la chercher dans les théâtres, dans les bals et dans les salons; les hommes d'élite s'y prennent autrement; ils s'enferment dans leur cabinet, ils travaillent et ils s'illustrent; et puis, quand ils se sont fait un de ces noms que les peuples invoquent, quand ils méritent une affection, ils la cherchent et ils la trouvent. Votre qualité de poète, ô Lucien! vous dispensait donc de vos fades poursuites auprès de Mme de Bargeton; il fallait vous montrer à ses yeux avec un peu moins de parure et avec un peu plus de gloire. Il n'y a pas d'habit qui aille aussi bien que le talent. Vous vous y êtes pris comme un sot, que vous n'êtes pas, et vous avez échoué; mais votre faute vous a coûté trop de chagrin, pour que nous n'arrétions pas ici notre paternelle mercuriale.

Repoussé par sa noble dame, et réduit à deux cent quarante francs, Lucien, toujours calme et confiant, se dit qu'il fallait travailler. Du reste, et c'est là le signe des nobles esprits, il ne douta jamais de son étoile. Il alla dîner à vingt-deux sous chez Flicoteaux, pénétré de la célèbre maxime de Valère, que le sage mange seulement pour vivre. Les petits commencements n'effraient pas ceux qui attendent les grandes fins. Tous les fleuves ont été fontaines. Lorsque Napoléon se maria pour la première fois, le notaire de Mme de Beauharnais lui fit observer, en dressant le contrat, qu'elle commettait une grande imprudence d'épouser ainsi un soldat inconnu, n'ayant que la cape et l'épée. Cinq ans plus tard, un matin que les cloches de Notre-Dame sonnaient à grande volée, que les canons des Invalides enveloppaient de fumée le dôme doré de Louis XIV, et que le pape attendait, la tiare au front, entouré de cardinaux écarlates, un empereur et une impératrice à couronner, Napoléon, au moment du départ, fit appeler par un chambellan le notaire de la couronne. L'honorable tabellion s'étant avancé avec surprise, l'empereur lui montra, en souriant, le manteau de velours doublé d'hermine et brodé d'abeilles d'or pendant à ses épaules, et la grande épée de Charlemagne, tirée du trésor d'Aix-la-Chapelle, pendante à son côté, et il lui dit : Monsieur le notaire, voilà la cape, et voilà l'épée. Lucien se sentait aussi par avance son manteau de velours et sa Durandal invincible, et sa froide misère se chauffait à ce soleil de gloire que les yeux du poète voient toujours dans l'avenir.

Il se lia peu à peu chez Flicoteaux avec deux convives bien différents de caractère, d'Arthès et Lousteau, la porte d'ivoire et la porte de corne du journalisme. D'Arthès était le chef d'un cénacle d'esprits droits, ardents et honnêtes, qui prélevaient à la solide gloire par le travail et par la pauvreté. Lousteau était le subordonné d'un marchand de mensonges et d'injures, rédacteur en chef d'un petit journal; il s'habillait du prix des livres qu'il critiquait et qu'il vendait sans les avoir lus, et il vivait des libéralités d'une prostituée.

Lucien, placé entre cet ange et ce démon, se laissa séduire par le démon. Il n'eut pas la patience du génie. Après quelques tentatives infructueuses pour placer un livre, il suivit Lousteau qui le mettait en contact avec les libraires, et il devint journaliste.

Le journalisme de la restauration, dans lequel Lousteau entraînait Lucien, n'était pas comme le nôtre. L'habitude n'avait pas encore prévalu de traiter sérieusement les grandes questions qui se rattachent au gouvernement des peuples. La génération politique de ce temps appartenait aux traditions littéraires de la fin du dix-huitième siècle; elle plaisait beaucoup, et elle discutait peu. C'était donc l'ère des petits journaux. On les faisait très spirituels, très menteurs et très dangereux. Comme les partis étaient violents et exaspérés, les mots tenaient lieu d'articles, et les épigrammes de raisons. Il ne s'agissait pas de convaincre, mais de faire rire. Et puis, comme les femmes et le clergé tenaient une grande place dans les affaires,

nant, tandis que le *petit bois* domine de sa note aiguë cet étrange concert. Mais peu à peu les diverses sociétés qui se sont cotisées pour ce bamboula débouchent de toutes les avenues de la savanne suivies d'une foule d'enfants, et aux refrains du *bel air* à la mode répétés en chœur. Voici venir les *Damas*, habillées de blanc et de rose, ayant à leur tête leur reine, une jeune mestive pâle et blonde comme une Anglaise. Voilà que se croisent à l'entrée de la savanne les *Amours* et les *Sailands*. La fête éclate alors. C'est son moment le plus curieux. On se repose, on se promène, on se rafraîchit, on forme des contredanses. Les jeunes filles sont heureuses.

On ne saurait imaginer combien loin la population, entièrement indigène de ce pays, pousse la passion de la danse et de la musique; il faudrait pour cela assister un moment à un de ces terribles et magnifiques bamboulas de la savanne de Saint-Pierre. Quel spectacle! C'est en vain qu'on amalgamerait ensemble tout le tohu bohu d'un raout du grand monde, à tout le désordre le plus passionné d'un bal masqué de l'Opéra, toute la frénésie de cette danse furieuse que l'on a importée des barrières aux bals des Variétés et de l'Odéon, à toute la hardiesse des danses espagnoles les plus lascives. Tout cela réuni ne donnerait encore qu'une très pâle idée de ce hardi bamboula des nègres.

Pour savoir combien ces hommes sont heureux du présent, insoucians de l'avenir; pour savoir quel luxe ces femmes d'esclaves et de prolétaires étalent; combien leurs tailles, en se ployant, révèlent de beautés ignorées aux Raphaël et de richesses inconnues aux paysans les plus riches de la France; pour savoir tout ce que Dieu a mis d'élégance, de naïveté, de souplesse dans chaque courbure de leurs bras, dans chaque mouvement de leurs corps, et de quelle toilette de batiste, de madras, d'épingles d'or, de boutons émaillés, leur travail où l'orgueil du maître a recouvert tout cela, il faudrait assister à un de ces bamboulas de la savanne de Saint-Pierre. M. Duponchel ferait à jamais sa fortune s'il pouvait offrir un pareil spectacle aux habitués de l'Opéra.

Il y a quelque temps encore, Saint-Pierre comptait de plus un théâtre : mais les mauvaises affaires du pays, et un peu aussi le mépris qu'affecte la commerçante ville pour les choses de l'art en ont entraîné la fermeture. On ne parle pas de la littérature du pays, parce qu'en fait de littérature, le pays n'admet que celle qui ressort de la *tenue des livres* de Desgranges et de l'arithmétique de Bézout. On doit dire cependant que Saint-Pierre compte quelques poètes, la plupart *sucriers*. Ces messieurs produisent du sucre et fabriquent des vers. A vrai dire, cette poésie, chez quelques-uns, ne manque pas de quelque douceur : on dirait que les ailes de leurs muses ont traîné dans le gros sirop.

la chronique trouvait à moissonner des gerbes là où maintenant elle ne glane pas des épis. Ce sont ces petits journaux qui ont renversé le gouvernement de la restauration, comme des rats minent un édifice; et qui voit agir, qui entend parler, dans l'effroyable vérité de leur égoïsme, les journalistes peints d'après nature par M. de Balzac, se prend à pleurer sur le sort des deux plus grandes choses de ce monde, la religion et la royauté, portées en terre par des fossoyeurs ivres, trébuchant sous leur vénérable fardeau.

Aujourd'hui, les petits journaux n'ont plus de sens, avec et sans calembourg. Les choses sont devenues trop tristes, pour qu'on en puisse rire. Il n'y a plus d'aristocratie fastueuse, il n'y a plus de femmes chefs de parti, il n'y a plus d'abbés dissipés; tout le monde travaille et gagne son pain d'un air morne, ne sachant pas quel maître il aura demain. On ne se hait plus, on s'envie. Autrefois, il y avait lutte de nobles ambitions; aujourd'hui, il y a lutte de misères; Autrefois, il y avait des libéraux et des royalistes; aujourd'hui, il n'y a que des affamés. Les guerres de la petite presse ont donc pris une allure canine fort peu joviale; les éclats de rire y ressemblent à des aboiements. A part quelques esprits nobles et délicats, qui se sont trompés de porte, les petits journaux ne possèdent plus que des hommes impuissants et inconnus, dont le rare courage s'élève jusqu'à insulter les femmes. Ces journaux ne sont naturellement ni craints, ni recherchés, parce qu'il n'y a ni utilité dans leurs fins, ni esprit dans leurs moyens. Tels n'étaient pas ceux auxquels appartenait Lousteau, et auxquels Lucien eut le malheur de se faire admettre.

L'entrée de Lucien dans le journalisme eut ce succès qui entraîne et cet éclat qui éblouit. Conduit par Lousteau dans les coulisses du théâtre où jouait Florine, sa maîtresse, il y trouva Coralie, une autre actrice, une divine dans un corps divin.

Florine et Coralie étaient deux de ces créatures que la misère prête à l'art, et que l'art rend fidèlement à la misère, avec intérêts composés. Celles-ci étaient à la charge de deux vieillards, pères de famille, l'un droguiste, l'autre marchand de drap. En outre, Lousteau était à la charge de Florine. Le droguiste n'était que ridicule; le journaliste était infâme. A un grand souper, qui eut lieu après la représentation, Coralie s'empara de Lucien, et l'emmena triomphante, laissant son marchand sous la table. D'abord, Lucien l'avait frappée par sa beauté; et puis, à la lecture d'un article qu'on lui avait fait faire, séance tenante, sur la pièce, il l'avait ravie par son esprit. Donc, elle l'aima à la passion en un quart-d'heure, et l'enleva.

Comment Lucien, ce poète à l'âme si pure, à la muse si fière et si virgine, qui s'était senti le cœur gonflé de mépris pour Lousteau, qui se rappelait la pauvreté si noble de d'Arthès et de ses amis du cénacle, en pût-il venir à ce point d'oubli de toutes les saintes choses, que d'être, lui aussi, un journaliste à la charge d'une actrice, mangeant son pain et dépensant son argent? C'est une horrible analyse des mauvais penchants de l'âme humaine, que M. de Balzac entame avec une vérité et avec une chasteté infinies; et l'on se sent tout effrayé en soi-même du peu d'objections que soulève cet abaissement, tant certaines formes du vice et de l'infamie empruntent à l'esprit des hommes et à la beauté des femmes de ces excuses toujours victorieuses, surtout pour ceux qui n'en cherchent pas.

Coralie était une exception parmi ses pareilles. Le vice consommé tant de femmes à Paris, que les sales natures venant à manquer, il en emploie quelquefois de nobles et d'élevées. Quand les comités révolutionnaires institués par la Convention, pour fabriquer du salpêtre, eurent épuisé la terre des caves, ils prirent la terre des tombeaux; et quand ils eurent brûlé leur provision de bois, ils brûlèrent les autels et les madones. Coralie était une de ces douces reliques de la beauté et de la pudeur, jetée dans cette grande fabrique de filles perdues, qu'on appelle coulisses de théâtre. Jetée dans un salon, elle aurait été mademoiselle de La Vallière; jetée dans un couvent, elle aurait été sainte Thérèse. Elle ne fut que Manon Lescaut.

Deux jours après le commencement de sa liaison avec Lucien, le marchand Camusot, qui lui avait donné un intérieur de princesse et une voiture, s'aperçut qu'il était trompé. La rougeur monta au front de Lucien, et il s'écria tout à coup : je l'aime! heureux de trouver dans son affection une excuse à son ignominie! et quelle excuse, grand Dieu! A ces mots, l'âme de Coralie fut transfigurée; de

courtisane amoureuse, elle devint femme aimée, c'est-à-dire femme respectée, car l'alchimie du cœur fait de l'or avec tous les métaux. La pauvre fille, courbée sous la honte, releva donc la tête, fière de cet amour de Lucien. Elle prit la main de son poète, et lui dit avec passion qu'elle le préférerait à tous les empires. Elle voulut sortir à l'instant de l'appartement que lui avait donné Camusot; mais le marchand, dominé par cette bonté que suggère l'amour vrai, surtout à l'âge où il est ridicule, lui laissa tout, meubles, argenterie, chevaux, hélas! et laquais.

Voilà donc Lucien chef de ménage. Le travail devint alors une nécessité; mais la présence de Coralie, assise près de lui, relisant ses réles en silence, et ne s'interrompant, aux poses que faisait le poète, que pour lui dire, courage! en lui baisant le front, lui donnait une de ces ardeurs à la fois calmes et fiévreuses, dans lesquelles le travail de la pensée fatigue moins qu'il ne soulage et qu'il ne soutient.

Ce fut donc ici que commença sérieusement la carrière de Lucien comme journaliste. Son début, qui lui avait donné le cœur de Coralie, lui donna aussi la bourse des libraires et l'empressement des directeurs de petits journaux.

Une fois pris par le pan de l'habit dans l'affreuse mécanique du journalisme, Lucien y passa tout entier, d'abord l'esprit, ensuite le cœur. Il s'exerça à ce jeu terrible de mentir à ses convictions les plus chères, sous prétexte de ces mille stratégies quotidiennes qui se pratiquent en riant dans les journaux. Malheureusement, pour l'âme comme pour le corps, les fausses positions engendrent les fausses attitudes, et qui s'est long-temps penché, demeure courbé. Lucien arriva donc à comprendre et à soutenir également le pour et le contre sur toutes choses; et, dès lors, ce fut un homme perdu.

Il s'était ouvert les salons du grand monde par ses attaques contre son ingrate d'autrefois, Mme de Bargeton; car on avait songé à l'avoir près de soi, pour ne l'avoir point contre soi. Il avait conservé assez de loyauté sous les décombres de ses sentiments honnêtes, pour croire à la sincérité du pardon qu'on lui offrait. Ce fut son tort. Quand on a les allures de la méchanceté, il faut en avoir la logique. On le reçut donc, on le loua, on le dompta; comme il était homme de délicatesse et de pensée, il trouva bien vite que la société des grandes dames lui allait mieux que celle des actrices; et quand on lui proposa de quitter le parti libéral pour entrer dans le parti royaliste, il accepta au premier mot.

Alors commença contre lui la guerre des petits journaux qu'il venait de quitter. Ceux qui lui avaient enseigné à écrire le pour et le contre, ne voulurent pas souffrir qu'il pratiquât leurs leçons à leur détriment; les amis s'en allèrent, les libraires se détournèrent. Cette gloire de serre chaude qu'on lui avait faite en quelques mois déclina en quelques jours. La froide misère entra dans le petit ménage. La belle argenterie et les pendules de Camusot s'en allèrent à la file au mont de piété. Seuls, Coralie et Lucien restèrent toujours les mêmes, l'un pour l'autre. Leur amour verdoyait et fleurissait au milieu de cette désolation de leur fortune, comme ces yeuses tardives, dont les premières gelées ne peuvent pas dépouiller les rameaux.

Cependant, un malheur, le plus grand de tous, vint les frapper. Les anciens amis de Lucien, ligés contre lui, déchaînèrent les petits journaux contre Coralie. Elle n'eût plus de succès, et on lui retirait ses rôles. Alors, il fallut mourir. Il y a toujours dans le cœur de la femme de théâtre la plus passionnée, quelque chose de plus cher que sa passion, c'est le succès. Oter à une actrice son bruit et sa gloire, c'est lui ôter tout ce que le monde lui a laissé.

Coralie tomba malade; elle vit bien qu'elle était perdue, et Lucien le vit aussi. Cette belle ame qui s'éteignait se révéla toute entière quand arriva l'instant suprême; elle demanda un prêtre et Lucien lui en amena un; elle épancha toute sa vie, avec ses fautes, avec ses crimes, dans la balance de la religion, mais son repentir et ses malheurs étaient si grands, qu'ils l'emportèrent.

Lorsque Coralie fut morte, Lucien s'aperçut qu'il n'avait pas de quoi payer ses funérailles. Un libraire lui offrit deux cents francs, pour le prix de quelques chansons grivoises. Lucien, le désespoir dans l'âme et les larmes dans les yeux, rimait quelques couplets infâmes près du cadavre, pendant que le prêtre, épouvanté de paroles qu'il ne comprenait pas, récitait les prières des morts. Alors sur-

vinrent les anciens amis du Cénacle, et ce d'Arthès, contre lequel Lucien avait écrit un article. Ils suivirent le cercueil à l'église et au cimetière, du Père-Lachaise où ce pauvre Camusot acheta un terrain et fit élever un monument.

Le lendemain, Lucien, le cœur brisé, les illusions perdues, l'esprit anéanti, reprit le chemin de sa province, avec quelques francs dans sa bourse. De cet esprit puissant, de ce chaleureux poète, de ce conquérant qui était venu prendre Paris d'assaut, voilà ce qu'il en restait, un malheureux jeune homme, marchant dans la poussière des grandes routes, et cœchant le soir sur un grabat. L'argent et les forces lui manquèrent à la fois avant d'apercevoir sa ville natale. Arrivé un soir dans une vallée charmante, et accablé de misère et de lassitude, il frappa de son bâton à la porte d'un moulin; et après quelques réflexions sur le passé et sur l'avenir, le poursuivant de Mme de Bargeton, le camarade de Lousteau, l'amant de Coralie, se fit garçon meunier.

Eh tu as bien raison, ô Lucien, d'ensevelir ta vie dans cette retraite! le journalisme a ôté à ton esprit son lustre, à ton cœur sa noblesse, à ton ame sa loyauté. Repose-toi à l'ombre des arbres et sur le bord des eaux, et réapprends avec les habitants de la campagne les mœurs de ta famille et les vérités de la religion. Ne pense plus aux vanités de la gloire humaine; celui qui l'a toute, n'en a pas beaucoup; et celui qui l'a toujours, ne l'a pas longtemps.

Et vous aussi, ô Coralie, dormez sans regret sous les vertes asphodèles, qui couronnent votre tombeau. Vous êtes morte dans la jeunesse, vous êtes morte dans la beauté, vous êtes morte dans le repentir; vous avez emporté avec vous les choses les plus précieuses et les plus saintes, l'amour des hommes et le pardon de Dieu. Plaignez, du pied de votre colline, cette cité impie et imprudente, qui ne peut pas s'étendre, le soir, de tout son long, sans toucher de ses quatre membres à quatre cimetières, et qui trouble par le bruit de ses orgies le silence éternel des morts; et comme vos malheurs vous ont sanctifiés, priez pour ces femmes, vos compagnes, que vous avez laissées dans la honte, et qui ne mourront pas comme vous, jeunes, belles, aimées et pardonnées.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

La seconde édition de l'Histoire de la philosophie, traduite de Tennemann, par M. Victor Cousin, vient d'être mise en vente. Cette édition, considérablement améliorée, conduit de l'an 640 avant Jésus-Christ à l'année 1828; elle est donc tout-à-fait complète. Un autre livre d'un haut intérêt, l'Histoire de la littérature de l'Europe, pendant les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, traduite de Henri Hallam, par M. Borghers, paraît chez les libraires Ladrangé et Baudry.

M. Bournet, au bouillon hollandais, rue des Boucheries-St-Germain, n. 47, atteint d'une hydropisie ascite de poitrine et de tête, de gravelle, rien n'a pu lui sauver la vie que le traitement végétal de M. Meunier de Chénier, rue des Bons-Enfants, n. 40, à Paris.

La Pâte de Nafé d'Arabie est la seule pâte pectorale qui ait été expérimentée et approuvée par des médecins de tous les hôpitaux de Paris.

Spectacles du 15 juillet.

ACADÉMIE. — Le Lac des Fées.
FRANÇAIS. — Lord Novart, 1760.
OPERA-COMIQUE. — Treize, Double Echelle.
RENAISSANCE. — Vaudeville, Fils de la Folle.
VARIÉTÉS. — Saltimbanques, Valentine.
VAUDEVILLE. — Pourquoi? Protégé, Mlle Desgrains, Mal noté.
GYMNASE. — Ménage Parisien, Brodequins de Lise, Maitresse et la Fiancée.
PALAIS-ROYAL. — 3 Quenottes.
P.-ST-MARTIN. — Pacte de famine, Epicier journaliste.
GAITE. — Caravage, Fils de Louison, Curé de Champaubert.
AMBIGU. — L'Infortuné, Naufrage de la Méduse.
FOLIES. — Fandrick, Plus de Mère (romance), Serment, Charlton.
P.-ST-ANTOINE. — Béatrix, Canaille, Voyage.
PANTHEON. — Louise de Rouvray, Fascination, Femme, A qui l'aura.
CIRQUE. — Champs-Élysées. — Exercice d'équitation, danses, voltige, manœuvres de cavalerie, scène comiques, etc., etc.
PAXORAMA. — Incendie de Moscou. — Prix : 2 fr. 50 c. de 40 à 6 heures.
CONCERTS MUSARD, rue Neuve-Vivienne. — Prix d'entrée : 1 fr.

EN VENTE : chez LADRANGÉ, Libraire-Editeur, quai des Augustins, 49.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Traduit de l'allemand de TENNEMANN, par V. COUSIN.

SECONDE EDITION, corrigée et augmentée sur la CINQUIÈME et DERNIÈRE édition allemande.

Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

EN VENTE : chez BAUDRY, rue du Coq-St-Honoré, et chez LADRANGÉ, quai des Augustins, 49.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE

PENDANT LES XV^e, XVI^e ET XVII^e SIÈCLES.

Traduit de l'anglais de HENRI HALLAM par ALPH. BORGHERS.

Quatre forts volumes in-8°. Prix : 50 fr. — Les tomes 1 et 2 sont en vente. Prix : 15 fr.

OSMAN IGLOU Rue Richelieu, 91, en face la Bourse, maison au 1^{er} étage. Ce baume affermit les fibres, efface les rides, empêche qu'elles ne viennent, guérit toutes les imperfections de peau, telles qu'engelures, taches de rousseur, coupes-roses, etc. Pot. : 10 fr., demi-pot, 6 fr., bandeau, 5 fr.; un loup pour les figures plus abîmées, 10 fr., demi loup, 6 fr. (Affr.)

HERNIES. Nouveau système de bandage à pression continue et sans sous-cuissures, au BAZAR CHIRURGICAL, 50, r. N.-des-Pet. Champs.

LE SIROP DE DIGITALE GUÉRIT EN PEU DE JOURS LES PALPITATIONS DE CŒUR Oppressions, Asthmes, Catarrhes à Rhumes, Toux opiniâtres, et les hydropisies diverses. Chez LABELONIE, pharmacien, rue Bourbon-Villeneuve, 19.

HERNIES. GUÉRISON RADICALE par l'application des bandages méthodiques du docteur CRESSON D'ORVAL, breveté pour les pelotes à air et pelotes pécines en caoutchouc, approuvées par l'Académie royale de médecine, rue Montmartre, 15. (Affranchir.)

COLS FROIDS CHAMISES DE LUXE POUR MARIAGE. 22, Place Bourse

Adjudication définitive, le mardi 16 juillet, heure de midi, en la chambre des notaires, place du Châtelet.
D'une grande et belle MAISON DE CAMPAGNE, à Passy, rue Basse, n. en parfait état et propre à l'habitation d'une nombreuse famille ou du deux ménages. La contenance totale est de près de 2 arpents.
La mise à prix est de 60,000 fr., et il suffira d'une seule enchère pour que l'adjudication soit prononcée.
S'adresser, sur les lieux, au jardinier, et à Paris, à M^e Lemoine, notaire, rue Saint-Martin, 149, pour les renseignements.

BULLETIN COMMERCIAL.

FONDS ANGLAIS. — ANGLETERRE. — LONDRES, 12 juill. — Consolidés pour compte, ouverts à 93 5/8, fermés à 93 5/8 1/2. — FONDS ESPAGNOLS. Active, 19 1/4, Passivo, 4 3/4. Différée, 4 3/8. — PORTUGAIS, 5 0/0, 34 1/2; 5 0/0, 21 1/2. Coupons d'octobre 1^{er} nov. 88, 1^{er} mai 89, 22. — BRÉSILIENS, 75. — COLONIERS, 33 1/4. — MÉXICAINS, 26 1/2. — BELGES, 107 3/4. — HOLLANDAIS, 5 0/0, 163 3/4; 2 1/2, 54 7/8. Nouvel emprunt, 100 1/2. — DANOS, 75 1/2. — RUSSUS, 113 3/4.

MARCHANDISES.

LAÏNES. — La foire de Chartres a mis fin aux hésitations des laines et des fabricants qui songent enfin, dit-on, à s'apprêter à visionner tout en mettant encore beaucoup de réserves dans leurs opérations. Ce fait n'en est pas moins de bon augure pour la cessation du calme qui depuis si long-temps paralysait cette branche de commerce.

FABRIQUES. — Les prix n'ont point faibli dans cette dernière moitié de la semaine; c'est toujours de 65 à 74 fr. le sac, ou 69 à 70 fr. cours moyen. Seulement l'acheteur se montre moins empressé, tout en préférant les bonnes sortes pour le rafraîchissement des mélanges. Dans les ventes à livrer on peut citer : Senlis, à 88 fr.; environs de Comblanchien, à 69 fr.; d^e un petit lot, à 72 fr.; Etampes, 71 50 à 75 en revendu; des 5^e et 2^e qualités de 49 à 58.

BLÉS. — Les affaires se resserrant à mesure que le temps devient plus favorable, les cours sont nominaux de 35 à 36 fr. l'hectolitre 12 pour les sortes ordinaires, et de 37 à 38 fr. pour celles du poids de 115 à 116 fr.

SEIGLE. — Très offert presque sans affaires. On a traité pour des 118 à 118 k, à raison de 18 à 19 fr.

ORGE. — Demandée, on a fait à 16 50 et 17 50 l'hect. 12 dans Paris.

AVOINE. — Les prix se soutiennent. On a vendu : Picardie, 23 à 24 fr.; bonnes qualités de 145 à 150 k, 26 à 27 fr.

HALLÉ AUX CUIRS DE PARIS.		Cheval en crotte.....		1 70	2 ..
(6 JUILLET.)		Cuir de bœuf.....		1 70	2 ..
CUIRS FABRIQUÉS.					
Cuir jute acide (le kil.)....	2 20 à 2 40				
D ^e sans acide.....	2 20				
D ^e Buenos-Ayres.....	2 20				
D ^e sans acide.....	2 20				
Bœuf en crotte.....	1 70				
Vachon en crotte.....	2 20				
D ^e légère.....	2 20				
D ^e étirée.....	3 40				
Veau en crotte.....	2 20				
D ^e sec d'huile.....	2 20				

Les affaires sont toujours calmes. Les prix des gros cuirs fabriqués subissent un peu cette influence; le prix d'un peu de cuir pour ces sortes de peaux, mais nullement sur les valeurs légères qui sont toujours à la hausse, les sortes de Vassy et de Bretagne surtout. Il n'y a en jamais sur place : tous les arrivages sont enlevés à leur débarquement.

Les petites peaux sont toujours au même cours; les premières qualités très recherchées, les inférieures abondantes et sans cours nominatif.

Les chevaux en hausse continue.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE.

CONVOICATIONS DE CRÉANCIERS

Audience 15 juillet 1899. — Faillites des sieurs : Bance et Schroth, marchands d'estampes, clôture, 11 h. — Gromort, fondeur en caractères, clôture, 11 h.

Au mardi 16 juillet 1899. — Faillites des sieurs : Renaudot, voiturier, concordat, 9

heures. — Desessart, éditeur-libraire, clôture, 9 heures. — Edeline et Baty, distillateurs, clôture, 9 h. — Andorre, clicheur, stéréotypage, clôture, 9 heures. — Enfer fils, tailleur, clôture, 9 h. — Mondan-Hardiviller, march. de vins et huiles en gros, vérification, midi. — Gardie, march. de curiosités, syndicat, midi. — Schindler, tailleur, concordat, midi. — Macron, march. de vins, clôture, midi. — Porrez, menuisier, clôture, midi. — Durand et comp^e, voitures sous remises, remise à huitaine, midi. — Herpin, Guillois et comp^e, nég., remise à huitaine, 1 h. — Barbier, imprimeur non breveté, clôture, 1 h. — Ernult, ancien graveur, clôture, 1 h. — Well frères, fab. de bretelles, clôture, 1 h. — Grillat, march. de vins, concordat, 2 h. — Jaconet, fab. de Lorgnettes, concordat, 2 h. — Lyonnet, pâtisseries, concordat, 2 h. — Huron, md de vins; vérification, 2 h. — Pacie, md de vins; vérification, 3 h. — Weynen et C^e, mds de papiers; vérification, 3 h. — Picot, march. de grains; vérification, 3 h. — Badin, entrepreneur; clôture, 3 h. — Picot, ancien fayencier; clôture, 3 h. — Cuisseux, limonadier; concordat, 3 h.

DÉCLARATIONS DE FAILLITES.

Du 11 juillet 1899. — Les sieurs : Cardon, fab. de cartonnages, rue Borda, 3, cour St-Martin. Juge-comm., M. Courty; synd. prov., M. Jousset, rue Montholon, 7. — Gouteret, md de vins, rue du Petit Lion-St-Sauveur, 6. Juge-comm., M. Leroy; synd. prov., M. Becalx, rue Monsieur-le-Prince, 24. — Massart, épicer, rue Plumet, 17. — Juge-comm., M. Chauviteau; synd. prov., M. Bidard, rue Las-Cases, 12. — Veleau, nég., rue Richer, 16. Juge-comm., M. Chauviteau; synd. prov., MM. Jouve, rue du Sentier, 8, et Sargenton, boul. Bonne-Nouvelle, 25.

Du 12 juillet 1899. — Les sieurs : Richard et femme, lui joaillier, elle mde de soieries, cour des Fontaines, 6. Juge-comm., M. Gontie; synd. prov., M. Argy, rue Saint-Merry, 30. — Strael, lampiste, rue Vivienne, 34. Juge-comm., M. Dupérier; synd. prov., M. Montandon, rue du Monceau-St-Gervais, 8. — Chaudesaigues, restaurateur à Passy, route de Neuilly, 13 bis. Juge-comm., M. Roussel; synd. prov., M. Molard, rue Caumartin, 9. — Dame veuve Tissot, entrep. d'éclairage, faub. du Temple, 1. Juge-comm., M. Bourget; synd. prov., M. Doragay, cloître-St-Merry, 2.

L'un des gérants : E. Boutmy.

Imprimerie de BETHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 36.